

# Les traités néopythagoriciens Sur la royauté. État des recherches, méthodes et pistes

Anne Gangloff

► **To cite this version:**

Anne Gangloff. Les traités néopythagoriciens Sur la royauté. État des recherches, méthodes et pistes. KTÈMA Civilisations de l'Orient, de la Grèce et de Rome antiques, Université de Strasbourg, 2020, Les traités néopythagoriciens Sur la royauté, 45, pp.9-26. halshs-03068462

**HAL Id: halshs-03068462**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-03068462>**

Submitted on 15 Dec 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# KTÈMA

CIVILISATIONS DE L'ORIENT, DE LA GRÈCE ET DE ROME ANTIQUES

## Les traités néopythagoriciens *Sur la royauté*

Anne GANGLOFF	Introduction .....	5
Anne GANGLOFF	Les traités néopythagoriciens <i>Sur la royauté</i> . État des recherches, méthodes et pistes..	9
Christian BOUCHET	Diotogène, <i>Sur la royauté</i> Commentaire historique et politique pour un essai de datation.....	27
Irini-Fotini VILTANIOTI	La <i>Lettre II</i> attribuée à Platon et les traités « pythagoriciens » <i>Sur la royauté</i> .....	45
Luc BRISSON	Nature et fonctions du <i>logos</i> dans le traité d'Echphante <i>Sur la royauté</i> (82, l. 7-83, l. 17, éd. Thesleff).....	57
Sophie VAN DER MEEREN	Royauté et loi: de Platon aux <i>Traité sur la royauté</i> .....	71
Francesca SCROFANI	La <i>Lettre d'Aristée</i> et les écrits néopythagoriciens Des conceptions différentes de la royauté.....	91
Laurence VIANÈS	La pensée politique de Sénèque subit-elle l'influence du néo-pythagorisme? Éléments pour un état des lieux .....	109
Frédéric LE BLAY	How to date the timeless? The difficult problem of the Pseudo-Pythagorean treatises <i>On Kingship</i> .....	125
Geert ROSKAM	Meeting Different Needs The Implied Readers of the 'Pythagorean' Kingship Treatises.....	143
Michael TRAPP		

## Varia

Ester SALGARELLA	A Note on the Linear A & B Ideogram AB 131/ <i>VIN(um)</i> 'Wine' and Its Variants: References to Time Notation? .....	161
Jean DUCAT	La propriété de la terre à Sparte à l'époque classique. Essai de mise au point .....	173
Annalisa PARADISO	L' <i>archaia moira</i> : une invention de Dicéarque .....	197
Thibaud LANFRANCHI	Scapula ou Scaevola? Sur l'identité du maître de cavalerie de 362 .....	211
Corentin VOISIN	Le plongeon des Hyperboréens, une pratique funéraire utopique.....	221
Thierry PETIT	Les sphinx sur la statue de Prima Porta. L'apothéose d'Auguste .....	236
Laura SANCHO ROCHER	Týche y fortuna: de Tucídides a Maquiavelo .....	258

N° 45

STRASBOURG

2020

## Les traités néopythagoriciens *Sur la royauté* État des recherches, méthodes et pistes

RÉSUMÉ-. Cet article propose un examen critique des principales positions soutenues par les philosophes et les historiens au sujet du contexte de production, de la nature et des objectifs des traités néopythagoriciens *Sur la royauté*, attribués à Diotogène, Ecpante et Sthénidas. Il présente, dans un premier temps, les grandes lignes du débat concernant la datation des traités depuis le début du xx<sup>e</sup> siècle jusqu'à aujourd'hui et, dans un second temps, les méthodes et les pistes de recherche qui ont été suivies, en cherchant à dégager leurs limites, leur portée et les perspectives à creuser.

MOTS-CLÉS-. néopythagorisme, pensée politique, historiographie, méthodologie

ABSTRACT-. This paper offers a critical examination of philosophers' and historians' main positions regarding the context of production, nature and goals of the neopythagorean treatises *On Kingship*, attributed to Diotogenes, Ecpantos and Sthenidas. Firstly, it presents the key points of the debate on the treatises' dating, from the beginning of the 20<sup>e</sup> century until today, and, secondly, the methods and avenues of research, which were followed, in order to highlight not only their limits and scope, but also the perspectives to be explored.

KEYWORDS-. neopythagorism, political thought, historiography, methodology

L'*Anthologie* de Stobée, composée vers la fin du v<sup>e</sup> siècle et adressée par le compilateur à son fils, contient plusieurs extraits de trois traités *Sur la royauté* attribués aux pythagoriciens Diotogène, Ecpante et Sthénidas, et rédigés dans un dialecte dorien. Ils sont insérés au début du livre IV consacré à des questions politiques : un premier extrait d'Ecpante (Stobée, IV, 6, 22) sert à démontrer ὅτι κάλλιστον ἡ μοναρχία, « que le gouvernement d'un seul est une excellente chose » ; ensuite des « conseils sur la royauté », ὑποθήκαι περὶ βασιλείας, sont illustrés par des sentences de Pythagore, suivies de deux extraits de Diotogène (Stobée, IV, 7, 61 et 62), d'un extrait de Sthénidas (Stobée, IV, 7, 63) et de trois extraits d'Ecpante (Stobée, IV, 64, 65 et 66), l'ordre des auteurs convoqués suggérant que la tradition de réflexion sur la royauté avait été initiée par le maître lui-même, sans que l'on puisse déduire de cet ordre que Diotogène aurait précédé Sthénidas qui aurait lui-même devancé Ecpante dans le temps.

Compte tenu du petit nombre de traités Περί βασιλείας qui sont parvenus jusqu'à nous, l'intérêt de ces extraits pour la réflexion politique grecque est grand, à tel point que G. F. Chesnut, auteur d'un article sur « The Ruler and the Logos » publié dans *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt*, après avoir affirmé très prudemment son adhésion à la thèse d'H. Thesleff en faveur d'une datation au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., a affirmé que l'importance du contenu des traités était supérieure à la

difficulté de leur attribuer un auteur ou une date précise<sup>1</sup>. La question de la datation est cependant cruciale, que ce soit dans la perspective de l'histoire du pythagorisme, dans celle du développement de la pensée politique grecque, ou encore dans celle des rapports historiques entre le pouvoir politique et les intellectuels.

On possède très peu d'informations sur les auteurs auxquels les traités sur la royauté sont attribués : Diotogène est inconnu, on sait seulement qu'il serait également l'auteur d'un traité *Sur la piété* dont Stobée cite aussi deux extraits au début du livre IV et deux autres aux livres II et III<sup>2</sup>. Le catalogue des pythagoriciens livré par Jamblique mentionne un Sthénonidas, originaire de Locres, comme le Sthénidas de Stobée. Il existait un Ecpante pythagoricien originaire de Syracuse, qui n'a *a priori* rien à voir avec notre auteur : cet Ecpante de Syracuse a écrit en grec attique au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., alors que le traité sur la royauté d'Ecpante, rédigé en dialecte dorien, paraît plus tardif.

Il existe aussi très peu de critères de datation. Mais depuis le temps (un bon siècle) que court le débat sur la datation des traités néopythagoriciens sur la royauté, il est possible de réunir des faisceaux d'indices convergents. Nous voulons, dans un premier temps, présenter les grandes lignes de ce débat et, dans un second temps, les méthodes et les pistes de recherche qui ont été suivies.

#### I. LA DATATION DES TRAITÉS NÉOPYTHAGORICIENS SUR LA ROYAUTE

Le débat sur la datation de ces traités est englobé dans la discussion plus vaste sur la datation de l'ensemble des traités pythagoriciens éthiques et politiques, rédigés en dialecte dorien et considérés comme postérieurs à Platon et Aristote, qui ont été édités par H. Thesleff en 1965<sup>3</sup>. Sur la plupart de ces textes pèse le soupçon d'inauthenticité, qui, au témoignage de Porphyre, était ancien, et dû au fait que les auteurs des traités n'étaient pas de « vrais » pythagoriciens<sup>4</sup>. Le débat général a été structuré par deux questions, celle de la datation de ces textes considérés souvent, en raison de leur homogénéité formelle ou de contenu, comme un tout, et celle de leur milieu de production. La question des objectifs et des éventuels destinataires des traités *Sur la royauté* est restée un peu secondaire par rapport à celles de la datation et du milieu de production, ce qui peut s'expliquer aussi par le manque d'indices textuels dans les extraits de Stobée.

Concernant les lieux de production, les trois principales hypothèses, appuyées sur des arguments se rapportant au développement dans le temps du (néo)pythagorisme, sont celles d'E. Zeller en faveur d'Alexandrie, de W. Burkert en faveur de Rome et d'H. Thesleff préférant l'Italie du sud, berceau du pythagorisme<sup>5</sup>.

Les discussions relatives aux traités *Περὶ βασιλείας* ont été alimentées par les auteurs d'ouvrages sur le développement de la pensée politique grecque, par des auteurs qui se sont concentrés sur les traités néopythagoriciens *Περὶ βασιλείας*, et par ceux qui les ont inclus dans l'ensemble des traités néopythagoriciens rédigés dans un dialecte dorien. Ce sont essentiellement les auteurs relevant des deux dernières catégories qui ont proposé les hypothèses renouvelant et marquant le débat. Jusqu'à

(1) CHESNUT 1978.

(2) Stobée, IV, 1, 96 et 133 ; II, 7, 10 ; III, 1, 100.

(3) THESLEFF 1965.

(4) Porphyre, *Vie de Pythagore*, 53 : « Et c'est à cause [de la théorie pythagoricienne des nombres], si originale, qu'est venue à s'éteindre cette philosophie, d'abord en raison de son caractère énigmatique, ensuite parce que les traités étaient écrits en dorien : ce dialecte manque de clarté ; et c'est précisément pourquoi on suspectait aussi comme apocryphes et controuvées les opinions qu'il servait à rapporter, sous prétexte que leurs présentateurs n'étaient pas de vrais pythagoriciens », trad. E. DES PLACES.

(5) ZELLER 1923<sup>5</sup>, p. 113-123 ; BURKERT 1961 ; BURKERT 1972, part. p. 41 ; THESLEFF 1961, p. 96-105 ; THESLEFF 1972, part. p. 59.

très récemment, les spécialistes de l'histoire des idées politiques ont, dans leur grande majorité, utilisé, non sans prudence, les traités néopythagoriciens *Sur la royauté* comme un témoignage du développement de la pensée hellénistique grecque sur la royauté<sup>6</sup>. Au sein d'une littérature moderne très abondante, nous présentons ici les prises de position qui nous paraissent déterminantes.

Le point de départ est constitué par l'hypothèse exposée au début du xx<sup>e</sup> siècle par E. Zeller dans son histoire de la philosophie grecque, qui a fait autorité<sup>7</sup> : E. Zeller situait la composition des traités néopythagoriciens entre le 1<sup>er</sup> siècle avant et le 1<sup>er</sup> siècle après J.-C. à Alexandrie, où l'activité de savants comme Eudore et Philon témoignait, à ses yeux, d'une reprise du pythagorisme après le déclin et la disparition des écoles au iv<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

E. R. Goodenough est le premier à avoir publié en 1928 une étude essentiellement centrée sur les trois traités *Sur la royauté*, dans une perspective de philosophie politique<sup>8</sup>. Il les date au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. à partir de leur contenu conceptuel : selon lui, ces traités rapportent l'idéologie officielle des monarchies hellénistiques, traversée par un fil conducteur constitué par le motif du souverain comme incarnation de la loi, *nomos empsuchos*. Les historiens O. Murray et B. Virgilio, spécialistes de l'idéologie royale hellénistique, se sont érigés contre cette idée, le premier en soulignant le caractère labile et évolutif de cette notion de *nomos empsuchos*, le second en rappelant combien les rapports du roi avec les lois et avec le droit avaient été variés à l'époque hellénistique<sup>9</sup>.

Une nouvelle datation sous le Haut-Empire, aux I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècles, a été avancée par L. Delatte en 1942<sup>10</sup>. Celle-ci repose sur une analyse des textes plus exhaustive et diversifiée que celle de ses prédécesseurs : L. Delatte s'est appuyé à la fois sur une analyse lexicale et sur l'histoire des idées. Il a insisté sur les correspondances entre les extraits d'Ecphante d'une part, le traité herméneutique *Korè Kosmou* (daté du II<sup>e</sup> ou du III<sup>e</sup> siècle de notre ère) et les idées développées par Thémistios pour Constantin et ses successeurs d'autre part. Il a mis en évidence l'influence stoïcienne – du moyen stoïcisme – dans les traités (sans occulter celle du platonisme)<sup>11</sup>. Il a également souligné les différences entre Diotogène et Sthénidas d'une part, Ecphante de l'autre, en pointant l'absence de véritable divinisation du roi chez les premiers, alors que, chez ce dernier, le roi est doté d'un statut divin et d'un caractère mystique<sup>12</sup>. Sa thèse a reçu bon accueil, y compris de la part d'E. R. Goodenough au sujet du traité d'Ecphante<sup>13</sup>.

Elle a cependant été combattue par H. Thesleff dans son travail d'édition des traités pythagoriciens, surtout dans son *Introduction aux écrits pythagoriciens*, publiée en 1961<sup>14</sup> : il y réfute principalement L. Delatte et soutient que les *pseudepigrapha* pythagoriciens ont été pour la plupart composés dans les cités du sud de l'Italie, vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>15</sup>. Ils auraient peut-être été adressés à Hiéron II, le puissant roi de Syracuse, parce qu'ils présupposent une monarchie hellénistique forte<sup>16</sup>. Pour H. Thesleff, le dialecte dorien utilisé dans ces *pseudepigrapha* est basé sur une tradition de prose authentique, une *koinè* italote dérivée du dorien vernaculaire de Tarente. Le pythagoricien Archytas (IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), dont les ouvrages constituent le témoignage le plus

(6) SINCLAIR 1953, p. 308-311 ; AALDERS 1975, p. 28-29 ; DVORNIK 1966, p. 241-277.

(7) ZELLER 1923<sup>5</sup>, p. 113-123.

(8) GOODENOUGH 1928.

(9) MURRAY 1970, p. 274-280 ; VIRGILIO 1998, part. p. 133-136.

(10) DELATTE 1942.

(11) ZELLER, 1923<sup>5</sup>, p. 126, avait déjà souligné l'éclectisme philosophique des écrits néopythagoriciens et distingué trois sources principales : la doctrine platonicienne, la péripatéticienne et la stoïcienne.

(12) DELATTE 1942, p. 289-290.

(13) GOODENOUGH 1949, part. 130.

(14) THESLEFF 1961 ; THESLEFF 1965.

(15) THESLEFF 1961, p. 99.

(16) THESLEFF 1961, p. 100-101.

ancien de ce dialecte, aurait été à l'origine d'une tradition littéraire, devenue au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. conventionnelle (sans correspondance, à cette époque, avec le grec parlé dans le sud de l'Italie). H. Thesleff a réfuté l'analyse lexicale de L. Delatte, au motif qu'elle pesait de peu de poids au regard de l'immense pan de la littérature hellénistique que nous avons perdu. Il a également contesté l'importance de l'influence stoïcienne et sa nature, en soulignant le fait que les idées stoïciennes présentes dans les traités ne sont pas plus caractéristiques du moyen stoïcisme que de l'ancien stoïcisme, et a remis en question l'influence de Philon sur Ecpante.

Son argumentation, qui a eu du succès, a été cependant critiquée par M. Mazza, qui lui reproche de ne pas fournir d'arguments positifs en faveur d'une datation à l'époque hellénistique et de méconnaître le caractère syncrétique des extraits d'Ecpante ainsi que leurs échos avec des textes d'époque impériale<sup>17</sup>. La position de H. Thesleff s'est néanmoins assouplie, notamment par rapport à Ecpante, après l'intervention de W. Burkert lors des Entretiens de la Fondation Hardt sur les *pseudepigrapha*, qui ont été publiés en 1972<sup>18</sup>. Dans son article «On the Problem of the Doric Pseudopythagorica», H. Thesleff soutient la vraisemblance du cadre séleuco-ptolémaïque, mais dans la *Discussion* il reconnaît que le traité d'Ecpante est écrit dans un style surchargé, ce qui pourrait suggérer une datation plus tardive ou du moins différente de celle des autres traités du corpus dorien<sup>19</sup>.

À la fin des années 70, O. Murray a consacré une partie de sa thèse sur les traités hellénistiques *Περὶ βασιλείας* à la question des traités néopythagoriciens sur la royauté<sup>20</sup>. Tenant compte des analyses lexicales de L. Delatte et des échos nombreux avec des textes de la fin du I<sup>er</sup> siècle (et avec d'autres plus tardifs), il a proposé une datation à la fin de la période hellénistique, dans le contexte du milieu alexandrin, en soulignant le caractère syncrétique des traités<sup>21</sup>. Il les envisage comme des *forgeries*, des déformations un peu bizarres de la pensée d'écoles plus «sobres»: ce sont pour lui des objets littéraires, contenant des théories qui n'étaient pas destinées à être réellement appliquées, d'où la difficulté à les dater. Il souligne des décalages entre certaines idées présentes dans les extraits et la culture politique hellénistique: la subdivision tripartite des fonctions du roi – prêtre, juge et guerrier – chez Diotogène ne lui paraît pas correspondre à l'idéologie hellénistique<sup>22</sup>, et l'insistance sur le caractère semi-divin du roi placerait les traités à l'écart du courant général des traités hellénistiques sur la royauté, dans lesquels le bon roi est surtout un homme sage et vertueux<sup>23</sup>. Quant à Ecpante, jugé proche des néopythagoriciens tardifs et des néoplatoniciens par son caractère plus religieux et mystique, seule la référence à Eurysos faite par Clément d'Alexandrie (150-215 ap. J.-C.), qui contient un écho textuel, retient, selon O. Murray, de le situer à l'époque tardive<sup>24</sup>.

De manière intéressante, on retrouve chez B. Virgilio, qui partage la même perspective d'analyse de l'idéologie royale hellénistique, un embarras similaire, encore accentué: dans son article «Basileus» publié en 1998, l'historien estime tout à fait possible que les traités néopythagoriciens présentent intentionnellement une langue dorienne archaïsante et soient en fait datés du II<sup>e</sup> siècle

(17) MAZZA 1986, p. 59-60.

(18) VON FRITZ 1972.

(19) THESLEFF 1972, p. 72 et p. 98.

(20) MURRAY 1970, p. 245-283.

(21) Peut-être même créés pour Juba de Maurétanie? MURRAY 1970, p. 280.

(22) MURRAY 1970, p. 263-264; Diotogène, chez Stobée, IV, 7, 61 = 71, l. 23-72, l. 5, éd. THESLEFF. La référence à ces fonctions a été bien expliquée dans BERTELLI 2002, part. p. 47-48: elles correspondent à celles qu'Aristote, *Politique*, III, 14, 1285b 4-5, a reconnu à la «monarchie des temps héroïques». L. Bertelli a très justement mis en exergue l'influence homérique dans l'extrait de Diotogène.

(23) MURRAY 1970, p. 272-273.

(24) MURRAY 1970, p. 269; sur ce passage de Clément, *Stromata*, V, 29, 1, voir *infra*.

ap. J.-C. ou plus tard, car ils expriment une conception sacrée et mystique de la royauté, qui aura une large influence sur la royauté byzantine et médiévale. Il juge extrêmement difficile de faire la part, dans les passages cités par Stobée, entre réflexion sur le roi hellénistique et réflexion sur l'empereur romain<sup>25</sup>.

Dans son article du volume des Entretiens de la Fondation Hardt sur les *pseudepigrapha* (1972), W. Burkert a avancé une hypothèse de datation différente pour Ecphante, en acceptant certains arguments de L. Delatte<sup>26</sup>. Il a insisté sur le fait qu'Ecphante connaissait la tradition hermétique et gnostique<sup>27</sup>, ce qui renvoie à l'époque impériale. À ses yeux, ce traité conviendrait bien au contexte des Sévères, d'une part parce que c'est l'époque où se serait développée l'idée de royauté divine – les recherches récentes sur l'idéologie des Sévères tendent à nuancer cette idée<sup>28</sup> – et d'autre part à cause de la mention par Philostrate du fameux « cercle » de Julia Domna, dans lequel se trouvaient des « *geometroi* et des philosophes », formule qui lui paraît pouvoir se référer aux pythagoriciens, d'autant plus que l'impératrice, selon Philostrate lui-même, était la commanditaire de son ouvrage sur *La vie d'Apollonios de Tyane*<sup>29</sup>. L'hypothèse de W. Burkert a trouvé des partisans de poids<sup>30</sup>.

En 1991, l'ouvrage d'A. Squilloni s'est focalisé sur le traité d'Ecphante<sup>31</sup>, en reprenant l'hypothèse de datation de L. Delatte (entre le 1<sup>er</sup> et la fin du 11<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.), tout en tenant compte des critiques émises par H. Thesleff : elle reproche à L. Delatte d'avoir amplifié et déformé l'influence du second stoïcisme et de Philon d'Alexandrie, et de n'avoir pas assez souligné l'importance du substrat platonicien sur lequel est venu se construire, chez Ecphante, une sorte de cosmologie monarchique transcendante<sup>32</sup>. C'est A. Squilloni qui a fourni jusqu'à présent l'analyse la plus détaillée de la pensée d'Ecphante : son argumentation porte essentiellement sur l'histoire des idées philosophiques. Elle a souligné l'importance de la spéculation médioplatonicienne dans deux thèmes prépondérants chez cet auteur, l'idée d'un dieu séparé de la nature et des hommes, et l'imitation de dieu comme objectif de la conduite morale et politique du roi. Les concordances entre Ecphante et les auteurs médioplatoniciens, notamment Plutarque, autour des idées d'ὁμοίωσις θεῷ (« assimilation à dieu »), de la hiérarchie entre les êtres et les démons, du dieu comme intellect du monde, incitent selon elle à situer le traité d'Ecphante dans le contexte du médioplatonisme des 1<sup>er</sup>-11<sup>e</sup> siècles<sup>33</sup>. On peut rapprocher la démarche d'A. Squilloni de celle de F. Calabi<sup>34</sup>, qui a récemment repris la question des rapports entre Philon et Ecphante, mais en s'abstenant d'y faire intervenir la notion d'influence : elle a souligné l'existence de plusieurs idées ou conceptions communes entre les deux auteurs, pour montrer que la lecture de Philon était susceptible d'éclairer certains passages obscurs des extraits d'Ecphante<sup>35</sup>. Sa conclusion est que les deux auteurs doivent être replacés dans

(25) VIRGILIO 1998, p. 132-133 ; VIRGILIO 2003<sup>2</sup>, p. 63-65.

(26) BURKERT 1972.

(27) On retrouve chez Ecphante (Stobée, IV, 6, 22 ; IV, 7, 64) le motif de la création de l'homme, central dans la tradition gnostique, et une cosmologie qui n'est pas identique, mais comparable à celle qui est développée dans le traité herméneutique *Koré Kosmou* (Stobée, I, 49, 45), justement dans un passage évoquant les « âmes royales ».

(28) LICHTENBERGER 2011, p. 319-335, part. p. 335 et 383-384. Voir aussi CRACCO RUGGINI 1982, part. p. 20 ; BENOIST 2006, part. p. 51 ; BENOIST 2016.

(29) Philostrate, *Vie d'Apollonios*, I, 3, 1 ; *Vies de sophistes*, 622.

(30) Par exemple FREDE 2006, ou bien BERTELLI 2002.

(31) SQUILLONI 1991.

(32) SQUILLONI 1991, p. 7.

(33) Sur la datation, SQUILLONI 1991, p. 43-60.

(34) CALABI 2008.

(35) Voir également MORE 2012 pour la comparaison des figures du souverain dans les traités néopythagoriciens, dans la *Vie de Moïse* de Philon, ainsi que dans *Le livre de la Sagesse*. L'auteur ne parle pas non plus d'influence mais considère les traités néopythagoriciens comme vecteurs d'idées et de notions propres à la philosophie hellénistique ; il souligne le lien, à Alexandrie, entre philosophie pythagoricienne et pensée juive.



le cadre intellectuel du médioplatonisme (entre le 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et le 11<sup>e</sup> siècle après). Elle remet en question le caractère mystique qui, selon L. Delatte, caractérisait Ecpante.

Dans un gros article de synthèse sur les traités *Περὶ βασιλείας*, paru en 2002<sup>36</sup>, le spécialiste de l'histoire de la pensée politique grecque L. Bertelli fait l'hypothèse que les traités néopythagoriciens ont été écrits à des époques différentes, mais dans un environnement alexandrin : à ses yeux les discours de Diotogène et de Sthénidas reflètent la fusion des traditions platonicienne et aristotélicienne avec l'héritage néopythagoricien des 11<sup>e</sup>-1<sup>er</sup> siècles av. J.-C., auxquels s'ajoutent des emprunts à la tradition gréco-juive représentée par le Ps.-Aristée et probablement à l'idéologie royale officielle<sup>37</sup>. Chez Ecpante, en revanche, les affinités avec Philon et la littérature hermétique témoignent d'une continuité au sein de la culture alexandrine, mais la construction théorique laisse désormais derrière elle la tradition classique du roi sage et bienfaiteur, soumis à la loi, encore présente aux 1<sup>er</sup> et 11<sup>e</sup> siècles ap. J.-C. chez Musonius, Dion de Pruse et Plutarque, pour prendre le chemin d'une « théologie politique » qui va se développer dans l'idée du roi comme vicaire divin chez Eusèbe et Thémistios<sup>38</sup>.

Toute différente est la position de B. Centrone, spécialiste de philosophie antique, qui revient d'une certaine façon à l'hypothèse de E. Zeller: le savant défend en effet l'idée que les *pseudepigrapha* en dorien correspondent à un projet global, reposant sur le parallélisme entre micro- et macrocosme. Partant du principe que les auteurs des écrits pseudopythagoriciens ont voulu produire un corpus exhaustif des traités, qui couvrirait tout le champ des connaissances, il pense qu'il faut renoncer à l'hypothèse de différentes datations (et même, étant donné le caractère scholastique des traités, à toute approche historique cherchant à contextualiser les traités). Le plus probable, à ses yeux, est qu'il s'agisse d'une production centralisée qui a été développée à Alexandrie entre le 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C et le 1<sup>er</sup> siècle après<sup>39</sup>.

Pour L. Brisson, ces textes pseudopythagoriciens s'expliquent par la réaction de platoniciens qui, au 1<sup>er</sup> siècle avant et après notre ère, voulaient réagir contre les tendances probabilistes des derniers tenants de la Nouvelle Académie, imprégnés d'aristotélisme et de stoïcisme. Pour revenir à un platonisme plus métaphysique et plus religieux, ces platoniciens utilisèrent l'autorité prestigieuse de Pythagore. Faisant de Socrate un disciple de Pythagore, ils proposèrent un Platon pythagorisant, ou bien un Pythagore platonisant, en fabriquant des traités où des points de doctrine platoniciens, en éthique, en politique, en physique, en épistémologie et en métaphysique, étaient attribués à un Pythagore s'exprimant le plus souvent en dialecte dorien. Numénios semble être le théoricien de cette révolution qui inspira le médioplatonisme et le néoplatonisme. La bibliothèque de l'École de Jamblique aurait possédé la majorité de ces traités pseudopythagoriciens<sup>40</sup>.

Les traités néopythagoriciens sur la royauté font donc l'objet, en matière de contextualisation, d'un débat très actuel, les différentes hypothèses étant conditionnées par les diverses approches disciplinaires des spécialistes aussi bien que par leur compréhension personnelle de la nature et des enjeux des documents.

(36) BERTELLI 2002.

(37) Sensible à l'influence de la *Lettre d'Aristée*, BERTELLI 2002, p. 49, suggère pour Diotogène une date dans la seconde moitié ou à la fin du 11<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Sur la comparaison entre la Lettre et l'extrait de Diotogène, voir la contribution de L. VIANÈS dans ce dossier.

(38) BERTELLI 2002, p. 54-55.

(39) CENTRONE 2000b; CENTRONE, 2000c, p. 567-575; CENTRONE 2014.

(40) Communication personnelle. Voir aussi la contribution de L. BRISSON et I.-F. VILTANIOTI dans ce dossier.



## II. MÉTHODES ET PERSPECTIVES DE RECHERCHE

Quelles sont les principales méthodes, les grandes perspectives de recherche qui ont été privilégiées ou qui paraissent aujourd'hui les plus prometteuses? Différentes caractéristiques des traités, différentes approches aussi ont été exploitées ou mériteraient de l'être davantage.

1. La langue des traités a naturellement retenu l'attention des chercheurs. Il s'agit d'une langue artificielle, le dialecte dorien étant devenu, comme l'a souligné Porphyre, la marque extérieure de fabrication des traités pythagoriciens<sup>41</sup>. S. Minon a récemment analysé les fragments du traité *Sur la loi et la justice* attribué à Archytas et transmis par Stobée<sup>42</sup>. Elle définit la langue comme relevant d'une *koinè* intellectuelle dorisée, propre à servir de marquage pour une école qui cherchait à se distinguer. Il s'agit d'un « emballage » dorien, contenant du lexique et de la syntaxe ioniens-attiques, selon le procédé du *code-switching* qui ne présuppose pas de dominance d'une langue. La présence d'éléments tardifs n'est pas assez importante pour constituer un élément de datation, car elle pourrait provenir d'interventions postérieures (notamment des corrections de copistes). L'analyse linguistique ne permet donc pas de dater de manière absolue le texte. Elle indique en revanche que l'ancrage géographique – non pas le lieu de production, mais « l'ambiance géographique et intellectuelle » – choisi par les auteurs de cette pseudépigraphe néopythagoricienne est l'Italie méridionale<sup>43</sup>.

Cette langue, justement par son caractère artificiel, ne nous paraît pas être un élément propre à soutenir l'hypothèse d'un milieu de production unique. Dans la discussion publiée dans les *Pseudepigrapha* de la fondation Hardt, on peut relever une remarque intéressante de W. Speyer<sup>44</sup>, pour qui la tradition des *Pythagorica* doriens, comme l'a montré H. Thesleff, provient vraisemblablement des « vrais » écrits d'Archytas. Ceux-ci ne se distinguent pas fondamentalement du point de vue de la langue des *pseudopythagorica*, dans la mesure où ces derniers sont des imitations, même s'ils sont datés différemment. Les capacités stylistiques des imitateurs ne doivent pas être négligées: W. Speyer prend l'exemple de Synésios, *Dion*, 18, où le sophiste s'essaye à écrire dans le style des auteurs anciens de la nouvelle comédie. On pourrait aussi mentionner Lucien qui pastiche Hérodote dans *La déesse syrienne*.

Quand on prend en compte cette capacité stylistique acquise grâce aux exercices scolaires, rien ne s'oppose à ce que la production de traités néopythagoriciens ait eu lieu à différentes périodes et dans différents lieux, étant donné la mobilité des intellectuels dans les mondes hellénistique et romain et ce d'autant plus que les traditions du pythagorisme ne semblent avoir été interrompues à aucune époque historique. On revient aussi à la question de la nature exacte de ces traités sur la royauté: étaient-ce des exercices littéraires, comme l'a suggéré M. Smith?<sup>45</sup> Dans ce cas, pourquoi ont-ils été cités par Stobée dans une anthologie à visée éducative? Le compilateur, à la fin du <sup>v</sup>e siècle, était-il dupe? Il ne semble pas s'être préoccupé de la question de l'authenticité des passages pythagoriciens qu'il citait<sup>46</sup>. Au moins faut-il admettre une certaine qualité du contenu de ces traités qui, même s'ils étaient des faux, des *pseudopythagorica*, empruntaient probablement

(41) Porphyre, *Vie de Pythagore*, 53, cité n. 3.

(42) MINON 2018.

(43) MINON 2018, p. 43.

(44) VON FRITZ 1972, p. 100-101.

(45) VON FRITZ 1972, p. 96.

(46) Comme l'a souligné R. M. Piccione, dans «*Pythagorica nell'Anthologion di Giovanni Stobeo: provenienza e principi di selezione e distribuzione*», communication faite lors de l'atelier *Pseudopythagorica: stratégie du faire-croire dans la philosophie antique*, organisé par L. Brisson, T. Dorandi et C. Macris le 10 novembre 2016.

des idées couramment attribuées aux pythagoriciens sur la royauté, afin de satisfaire les lecteurs et les collectionneurs.

L'idée d'un projet systématique, ancré précisément dans le temps, nous paraît donc difficile à démontrer et, pour ce qui concerne les traités sur la royauté, elle se heurte aux différences bien établies entre Ecphante d'une part, Diotogène et Sthénidas de l'autre. Si, comme l'a souligné H. Thesleff, il est difficile de tenir compte des arguments linguistiques apportés par L. Delatte quand on songe à l'énorme production hellénistique perdue (et, peut-on ajouter, encore davantage si l'on considère la possibilité d'interventions ultérieures par les copistes), l'un des points relevés par L. Delatte a cependant attiré l'attention de W. Burkert, comme celle de M. Mazza<sup>47</sup> : la triple occurrence d'ἐξάρχειν, « régner », chez Ecphante<sup>48</sup> ; or, ce terme n'est employé ni par Polybe ni par Diodore, mais seulement à partir de Flavius Josèphe et il devient courant dans le grec tardo-antique et d'époque byzantine. Les analyses lexicales ne sont pas à rejeter en bloc et l'on peut s'attacher, comme le montre cet exemple, à des termes rares ou qui paraissent ancrés dans une période, un contexte historique donné, avec, naturellement, toute la prudence qui s'impose.

2. Quels sont les objectifs et les destinataires des traités ? On a traditionnellement répondu à cette question, non sans hésitation, en considérant les traités soit comme des écrits théoriques, voire des exercices scolaires ou littéraires, soit comme des « miroirs au prince »<sup>49</sup>. Par rapport à cette alternative, A. Squilloni a exprimé une position assez originale<sup>50</sup> : à ses yeux, les fragments d'Ecphante ne sont ni laudatifs, ni parénétiqes ou didactiques (en l'absence d'un interlocuteur présent dans le texte), mais ils représentent une forme de résistance passive face à un pouvoir politique illimité, auquel ils proposent une borne. L'auteur a songé en dernière analyse à l'empereur Domitien<sup>51</sup> : le caractère culturel et politique du règne de ce prince lui a paru propre à générer une œuvre comme celle d'Ecphante, volontairement vague pour éviter la colère du prince. On pourrait néanmoins objecter que la présence de bornes limitant le pouvoir royal, qu'elles consistent en des valeurs morales ou dans l'imitation divine, est une constante dans le discours antique des élites sur la royauté et qu'il n'y a pas de raison de l'interpréter comme une résistance particulière face au pouvoir en place<sup>52</sup>.

Le caractère fragmentaire des extraits est naturellement problématique quand on cherche à préciser les destinataires et les objectifs des traités. Les extraits les plus longs, ceux d'Ecphante, sont très théoriques, mais de longs passages du troisième discours *Sur la royauté* de Dion de Pruse le sont aussi (c'est d'ailleurs celui qui est le plus difficile à dater). L'absence de toute adresse directe dans les textes cités par Stobée n'est pas un argument en soi : on pourrait avoir affaire à des passages purement théoriques au sein d'un texte destiné à des interlocuteurs apostrophés ailleurs. Le recours au dialecte dorien semble indiquer, comme on l'a vu plus haut, la volonté d'intégrer la tradition formelle d'une école de pensée qui affichait, depuis ses origines, un goût certain pour le secret, ce qui pourrait faire pencher la balance en faveur de traités théoriques. L'analyse des textes montre cependant qu'ils étaient destinés à des publics dont on n'exigeait pas le même niveau de savoir philosophique, ce qui suggère l'existence de destinataires distincts<sup>53</sup>.

(47) BURKERT 1972, p. 48 ; MAZZA 1986, p. 61.

(48) Ecphante, 79, l. 16 ; 81, l. 26 ; 83, l. 22, éd. THESLEFF.

(49) Sur le « miroir au prince » antique, adressé à un souverain par un intellectuel qui souhaite donner des conseils à son interlocuteur pour amender son comportement et son gouvernement, voir HADOT 1972 ; SCHULTE 2001 ; GANGLOFF 2018 ; HAAKE 2015 et 2018 pour des critiques sur le recours à cette catégorie de discours dans l'Antiquité.

(50) SQUILLONI 1991, p. 14-16.

(51) SQUILLONI 1991, p. 185-197.

(52) Ainsi dans le premier discours *Sur la royauté* de Dion de Pruse, adressé à Trajan vers 100, qui présente des normes à l'empereur, sans aucune hostilité : GANGLOFF 2016, p. 85-98 (avec des références à la bibliographie antérieure).

(53) Sur la question des destinataires implicites, voir la contribution de M. TRAPP dans ce dossier.

Il est, par ailleurs, légitime de se demander à quels empereurs pouvaient être adressés des « miroirs au prince » composés dans un dialecte dorien ?<sup>54</sup> Il est douteux que Trajan ou que beaucoup d'empereurs du III<sup>e</sup> siècle aient été capables de les comprendre et de les apprécier, ce qu'auraient pu faire en revanche Hadrien, ou bien Gallien, qui fut proche de Plotin. Le fait que la mention du roi soit faite au singulier n'est pas forcément un indice du contexte romain, car « le roi » renvoie à un idéal, il s'agit donc d'un singulier indéfini.

3. Le contexte historique du développement du pythagorisme et du néopythagorisme doit être considéré comme un cadre pour situer chronologiquement ces traités. Mais, comme l'avait déjà souligné H. Thesleff, l'intérêt professionnel et amateur pour le pythagorisme ne semble avoir manqué à aucune époque<sup>55</sup>.

G. Freyburger a mené l'enquête à partir des sources littéraires (surtout latines) du Haut-Empire<sup>56</sup>, ce qui permet d'avoir une vision plus large que si l'on se limite aux intellectuels ou aux philosophes néopythagoriciens, en intégrant des auteurs comme Pline l'Ancien, Plutarque, Juvénal, Apulée, Philostrate de Lemnos, et l'on peut ajouter à la liste Lucien de Samosate. Ces auteurs ont mentionné soit des contemporains néopythagoriciens, soit leurs connaissances de Pythagore ou du pythagorisme, et les témoignages d'Apulée et de Lucien attestent la réputation du sage et la connaissance de la philosophie qu'il avait fondée par les *pepaideumenoï* du II<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle le néopythagorisme pourrait fort bien avoir bénéficié du même succès qu'au III<sup>e</sup> siècle.

Dans la discussion des Entretiens de la Fondation Hardt sur les *pseudepigrapha*, K. von Fritz a fait remarquer que les courants « mystico-magique » et « rationnel » (Hippasos de Métaponte, Archytas, Aristoxénos de Tarente) coexistaient déjà au plus tard au milieu du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>57</sup>. La diversité des formes du pythagorisme à l'époque impériale, de même que celle de sa transmission, ont été bien mises en relief par les recherches récentes<sup>58</sup> : écoles autour d'un penseur ou bien d'un personnage charismatique de sage ou de mage, enseignements secrets, *hupomnemata* (« mémoires », ou plus exactement « aide-mémoire », mot qui désigne chez les pythagoriciens un écrit destiné à supporter une mémoire défaillante<sup>59</sup>), lettres, traités théoriques.

L'attrait de rois et empereurs érudits pour le pythagorisme a pu encourager la composition d'écrits politiques, qu'ils soient ou non des « faux ». Le roi Juba II de Maurétanie, éduqué à Rome dans le troisième quart du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., était devenu un collectionneur des textes pythagoriciens et, selon Olympiodore, son désir d'investir dans sa passion a encouragé la production de faux. On sait aussi qu'Hadrien conservait dans sa villa d'Antium des lettres d'Apollonios de Tyane et un livre sur les doctrines pythagoriciennes qui avait appartenu au sage : il est tout à fait possible que l'intérêt de l'empereur ait poussé des faussaires à produire des lettres fictives, la correspondance

(54) Porphyre, *Vie de Pythagore*, 53 : ἐχούσης τι καὶ ἀσαφὲς τῆς διαλέκτου.

(55) THESLEFF 1961, p. 52. L'auteur renvoie p. 39 à Láscaris COMNENO y Manuel DE GUADAN 1956 : selon les statistiques des auteurs, des pentagrammes pythagoriciens se retrouvent dans des places variées du monde méditerranéen ; ils sont datés surtout aux IV-III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., occasionnellement au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (dans le Samnium et en Sicile) et aux I<sup>er</sup> av.-III<sup>e</sup> ap. J.-C. à Rome.

(56) FREYBURGER 1998. Voir aussi ADORJÁNI 2018, pour l'examen des influences de la pensée politique pythagoricienne chez Empédocle, Pindare, Callimaque et Cicéron, à travers le motif récurrent (conservé chez Diotogène et Ephante) du parallèle entre dieu et roi.

(57) VON FRITZ 1972, p. 88.

(58) CENTRONE 2000a. Voir récemment HUFFMAN 2014.

(59) FESTUGIÈRE 1971. La *Vie d'Apollonios de Tyane* suggère que ces mémoires pouvaient prendre une forme biographique, puisque Philostrate prétend avoir utilisé comme source principale les « mémoires » d'un disciple d'Apollonios de Tyane, du nom de Damis, qu'il se serait contenté de mettre dans une forme littéraire (*Vie d'Apollonios*, I, 3) ; ce serait logique, dans la mesure où la vie du sage constitue un enseignement en soi.

d'Apollonios étant, par ailleurs, considérée comme suspecte par les modernes<sup>60</sup>. L'intérêt d'Hadrien pour le personnage d'Apollonios est peut-être aussi à l'origine du fait, stigmatisé par Lucien, qu'Alexandre d'Abonouteichos, qui avait suivi l'enseignement d'un disciple d'Apollonios, ait eu ses entrées à la cour impériale de Marc Aurèle, malgré la répugnance de cet empereur pour les mages<sup>61</sup>. L'intérêt pour le néopythagorisme s'est prolongé sous les Sévères, avec la commande de Julia Domna à Philostrate de Lemnos d'une *Vie d'Apollonios de Tyane*, qui contient des conseils politiques, certes topiques et très différents des conceptions présentes dans les extraits de Stobée<sup>62</sup>. L'intérêt de l'impératrice pour le sage néopythagoricien semble avoir été partagé par Caracalla qui, traversant la Cappadoce en 215, s'arrêta probablement à Tyane, loua et honora Apollonios auquel il fit construire une *heroôn*<sup>63</sup>. K. Buraselis a voulu mettre en évidence une influence du pythagorisme sur la *Constitutio antoniniana*, à partir du parallélisme entre le monde des dieux et le monde des hommes et de la position du roi comme protecteur de ses sujets<sup>64</sup>. Mais il convient de rester prudent, car l'analogie entre roi des dieux et roi des hommes est devenue un lieu commun sous les Antonins et elle est présente aussi dans d'autres doctrines philosophiques utilisées pour construire des « miroirs au prince » à l'époque impériale, notamment le stoïcisme.

4. L'histoire des idées représente une approche féconde et sans doute celle qui a été le plus exploitée. Quelques grandes idées, consensuelles, se sont dégagées au fur et à mesure du débat sur la datation des traités néopythagoriciens : nous souhaitons les présenter ici, avant d'aborder la question des influences et des citations textuelles, qui est naturellement liée.

– Une première idée récurrente est que le Ps.-Archytas, *Sur la loi et la justice*, constituerait la base de la réflexion pythagoricienne sur la royauté idéale et sur les rapports du roi avec la loi<sup>65</sup>.

– Ensuite, une fois écartée l'influence prégnante du moyen stoïcisme soutenue par L. Delatte, plusieurs auteurs, notamment A. Squilloni et B. Centrone, ont mis en relief les idées platoniciennes en établissant des rapprochements avec le médioplatonisme<sup>66</sup>. Les parallélismes avec les auteurs de la fin du 1<sup>er</sup> siècle, Musonius, Dion de Pruse et Plutarque, sont très importants : les analogies avec Plutarque ont sans doute été plus relevées que celles avec Musonius, mises en évidence par V. Laurand<sup>67</sup>, et que celles avec Dion (L. Delatte en a cependant souligné dans ses commentaires). Notons que les parallélismes avec les discours de conseils au prince et avec les *basilikoi logoi* des 11<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> siècles n'ont pas fait l'objet de recherches aussi systématiques, à l'exception de celles qu'a menées J.-J. Flinterman dans son livre sur la *Vie d'Apollonios de Tyane*.

– On semble aussi se diriger vers un quasi-consensus au sujet des différences entre Diotogène et Sthénidas d'une part, Ecphante de l'autre. Comme l'a suggéré C. Macris dans sa notice sur

(60) Olympiodore, *Commentaire sur les Catégories d'Aristote*, éd. A. Busse, *Prolegomena et in Categorias commentarium*, CAG t. XII, 1, p. 13; THESLEFF 1961, p. 54-55. L'hypothèse que les traités néopythagoriciens *Sur la royauté* aient pu être créés pour répondre à la passion de Juba a séduit O. Murray (MURRAY 1970, p. 282). Pour Hadrien, voir Philostrate, *Vie d'Apollonios*, VIII, 19-20.

(61) Lucien, *Alexandre ou le faux prophète*, 5, 48 et 58; Marc Aurèle, *Écrits pour lui-même*, I, 6, sur sa propre répugnance pour la sorcellerie.

(62) FLINTERMAN 1995, p. 217-225; GANGLOFF 2019, p. 353-377.

(63) Dion Cassius, LXXVIII, 18, 4.

(64) BURASELIS 2007, p. 14-24.

(65) GOODENOUGH 1928; MURRAY 1970, p. 256-259; BERTELLI 2002, p. 47. Voir SQUILLONI 1991, p. 44-50, pour une comparaison développée d'Ecphante avec le ps.-Archytas.

(66) Voir les démarches d'A. Squilloni (SQUILLONI 1991) et de F. Calabi (CALABI 2008), mentionnées *supra*; CENTRONE 1990, part. p. 167; CENTRONE 2000b. Voir les rapprochements avec la Lettre II attribuée à Platon faits par L. BRISSON et I.-F. VILTANIOTI dans ce dossier.

(67) LAURAND 2014, p. 451-533 (parallèles avec Ecphante, Diotogène et Archytas).

Sthénidas de Locres pour le *Dictionnaire des Philosophes antiques*, il serait intéressant de procéder à des études comparatives entre les trois traités<sup>68</sup>.

5. La question des influences et des citations est passablement complexe et ne permet guère de déterminer la datation absolue des traités; tout au plus indique-t-elle des contextes qui pourraient convenir ou bien un *terminus ante quem* relatif.

a) La présence d'influences orientales chez Ecphante, en particulier de l'idéologie royale égyptienne, a été depuis longtemps soulignée, notamment par E. R. Goodenough, F. Dvornik et R. Merkelbach<sup>69</sup>. De même a-t-on relevé, dans la description faite par Ecphante de la création de l'homme, un écho à la création d'Adam au livre II de la *Genèse*<sup>70</sup>. Ce pourraient être des arguments en faveur d'un « milieu de production » alexandrin mais, plus largement, cela correspond à l'ouverture du pythagorisme aux sages orientales (notamment égyptienne, perse) qui apparaît dans la littérature des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles ap. J.-C. comme une caractéristique des sages pythagoriciens, suivant le modèle de Pythagore lui-même. La proximité du pythagorisme et des traditions du judaïsme à l'époque impériale est bien attestée chez Philon d'Alexandrie au I<sup>er</sup> siècle, chez le néopythagoricien ou néoplatonicien Numénios d'Apamée et chez Clément d'Alexandrie au II<sup>e</sup> siècle. La question de l'influence que les traités néopythagoriciens *Sur la royauté* ont pu exercer sur Philon, ou *vice versa*, a fait l'objet d'un débat en soi<sup>71</sup>.

Le spécialiste de la littérature juive M. Hengel a rappelé que le *Περὶ βασιλείας* d'Ecphante supposait la connaissance de la Septante (*Genèse*, I et II), ce qui aurait été possible à Alexandrie au plus tôt au milieu du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., pour un Grec pas avant le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., et au I<sup>er</sup> av. J.-C. dans le Sud de l'Italie<sup>72</sup>. La dimension très métaphysique de la royauté dans le traité d'Ecphante lui semble être plutôt propre à l'Empire romain: hormis la citation de la *Genèse* dans le *Traité du Sublime*, c'est surtout le néopythagoricien Numénios, au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, qui connaît la tradition juive de la Création et la désigne comme l'une des plus anciennes. La tendance monothéiste conviendrait aussi à cette époque.

b) La citation par Clément d'Alexandrie d'un passage d'Eurytos, auteur d'un traité *Sur la fortune* également cité par Stobée, peut-elle être considérée comme un critère de datation<sup>73</sup>?

Les lignes attribuées par Clément à Eurytos se retrouvent précisément citées chez Ecphante<sup>74</sup>. H. Thesleff a pensé que Clément s'était trompé dans l'attribution de la citation et qu'il voulait citer

(68) MACRIS 2018, p. 943.

(69) GOODENOUGH 1928, p. 78-82; DVORNIK 1966, p. 254 n. 161-162, 255, et 84-96; MERKELBACH 1974, p. 73-74 (mélange entre la tradition platonicienne grecque sur Éros et les traditions religieuses égyptiennes sur Horus et le pharaon).

(70) *Genèse*, II, 7; BURKERT 1972, p. 50.

(71) L'idée défendue dans BRÉHIER 1950<sup>3</sup>, p. 18-19, selon laquelle Ecphante était la source d'inspiration de Philon, a été reprise par GOODENOUGH 1932 et GOODENOUGH 1938. Selon DELATTE 1942, part. p. 150-151 et 285-286, Philon avait influencé Ecphante. H. THESLEFF a suggéré l'existence d'une source commune (THESLEFF 1961, p. 50): la manière dont Philon mentionne Philolaos et Occélos semble indiquer qu'il n'était pas familier des *pseudepigrapha*. Le savant remet en question les rapports étroits entre la littérature pythagoricienne et Philon. Celui-ci connaît la pensée pythagoricienne en général (MARTENS 1991, p. 335-352, part. p. 342), fait référence à Philolaos et Occélos, conçoit le roi idéal, incarné par Moïse, comme un νόμος ἔμψυχος (*La vie de Moïse*, I, 162; II, 4; *Sur Abraham*, 5; pour l'idée, voir *La vie de Moïse*, I, 148-162).

(72) VON FRITZ 1972, p. 98.

(73) Clément d'Alexandrie, *Stromata*, I, 5, 29; Stobée, I, 6, 19. Cet Eurytos est inconnu par ailleurs, et l'on a songé à une hypothétique confusion avec un pythagoricien du nom d'Eurytos, mentionné par Diogène Laërce, VIII, 45 et Jamblique, *Vie de Pythagore*, 146.

(74) Clément, *Stromata*, V, 29: « Par ailleurs, comme l'Écriture dit: 'Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance' [*Genèse*, I, 26], je crois légitime de citer à sa suite la parole analogue d'Eurytos le pythagoricien qui, dans son traité *De la fortune*, après avoir dit que le créateur a fait l'homme en se prenant lui-même pour modèle, a ajouté: 'il est semblable aux autres par la tente, puisqu'il est fait de la même matière, mais il a été fabriqué par le meilleur artisan qui se prit lui-même comme modèle' » (ἄξιον ἡγοῦμαι καὶ τὴν Εὐρύτου τοῦ Πυθαγορείου παραθέσθαι φωνὴν οὕτως ἔχουσαν, ὃς ἐν τῷ Περὶ τύχας τὸν δημιουργὸν φήσας αὐτῷ χρώμενον παραδείγματι ποιῆσαι τὸν ἄνθρωπον ἐπήγαγεν· « τὸ δὲ σκάφος

Ecphante<sup>75</sup>. Il est plus logique de considérer, à la suite de L. Delatte, qu'Ecphante a cité en l'adaptant à sa propre argumentation un passage connu de l'un de ses prédécesseurs pythagoriciens<sup>76</sup>: les deux passages, celui d'Eurysos et celui d'Ecphante, concernent en effet la création humaine par la divinité et l'analogie des contextes justifie la reprise, mais Ecphante a restreint le sens de la citation qui concernait l'homme en général pour l'appliquer au roi (supérieur aux hommes comme les hommes le sont par rapport aux autres espèces). Ecphante viendrait donc après Eurysos, lui-même antérieur à Clément d'Alexandrie (150-215), mais on ne peut pas aller plus loin dans la proposition d'une datation<sup>77</sup>.

c) Le papyrus *PBingen 3* et la datation du traité *Sur la royauté* de Diotogène: dans un article publié en 2001, I. Andorlini et R. Luiselli ont examiné à nouveaux frais un papyrus auparavant publié comme un fragment de matériel médical<sup>78</sup>. Il peut être daté après 27 av. J.-C., puisqu'il fait référence à un *Sebastos* (l. 4). Les auteurs ont mis en lumière une concordance *ad uerbum* entre ce fragment et un passage de Diotogène<sup>79</sup>, dans lequel apparaissent trois vertus royales: la *semmotès* qui fait honorer le roi (*PBingen 3*, l. 2-3), la *chrèstotès* qui le fait aimer (l. 4-5) et la *deinotès* qui le fait craindre (l. 5)<sup>80</sup>:

*PBingen 3* (*PMedinv.* 71.86f)

-----  
 κεινό]της θεομ{ε}ι[± 3 ὑπάρχουσα]  
 πρᾶγμα δύναται[αι τιμώμενον παρ-]  
 ἔχεσθαι τοῖς πλῆ[θεσι τὸν - - - -]  
 Σεβαστόν, ἢ δὲ χ[ρηστότης φιλοῦ-]  
 μενον, ἢ δὲ δε[ινότης φοβερὸν]  
 μὲν καὶ ἀνεπηρ[έαστον - - - -]  
 . [ ... ]...ν[  
 -----

Diotogène, ap. Stobée, IV, 7, 62 = 73, l. 28-74,  
 l. 4, éd. Thesleff

-----  
 ἃ μὲν  
 γὰρ σεμνότης θεόμιμον ὑπάρχουσα  
 πρᾶγμα δύναται θαυμαζόμενον καὶ τιμώμενον  
 αὐτὸν παρέχεσθαι τοῖς πλάθεσιν, ἃ δὲ  
 χρηστότας φιλεῦμενον καὶ ἀγαπαζόμενον,  
 ἃ δὲ δεινότης φοβερὸν μὲν καὶ ἀνίκατον ποτὶ  
 πολεμίας, μεγαλόψυχον δὲ καὶ θαρσαλέον  
 ποτὶ φίλων.  
 -----

τοῖς λοιποῖς ὁμοίον, οἷα γεγονὸς ἐκ τᾶς αὐτᾶς ὕλας, ὑπὸ τεχνίτα δὲ εἰργασμένον λῶστω, ὃς ἐτεχνίτευσεν αὐτὸ ἀρχετύπῳ χρώμενος ἑαυτῷ», éd. LE BOULLUEC, trad. P. VOULET modifiée (pour la citation attribuée à Eurysos, nous avons retenu la proposition de L. Brisson qui restitue l'image platonicienne du corps comme tente [σκᾶνος] de l'âme); Stobée, IV, 7, 64 = 79, l. 20-80, l. 4, éd. THESLEFF: ἐν δὲ τᾷ γὰ καὶ παρ' ἀμὴν ἀριστοφύεστατον μὲν ἄνθρωπος, θεϊότερον δ' ὁ βασιλεὺς ἐν τᾷ κοινῇ φύσει πλεονεκτῶν τῷ κρέσσονος, τὸ μὲν σκᾶνος τοῖς λοιποῖς ὁμοίος, οἷα γεγονὸς ἐκ τᾶς αὐτᾶς ὕλας, ὑπὸ τεχνίτα δ' εἰργασμένος λῶστω, ὃς ἐτεχνίτευσεν αὐτὸν ἀρχετύπῳ χρώμενος ἑαυτῷ.

(75) THESLEFF 1961, p. 69 n. 4; THESLEFF 1965, p. 87-88.

(76) DELATTE 1942, p. 177-179 et 285-286, suivi par W. BURKERT 1972, p. 52; FLINTERMAN 1995, p. 186; BERTELLI 2002, p. 51 n. 153.

(77) J. W. MARTENS, favorable à une datation des traités à l'époque hellénistique, pense qu'Eurysos avait étudié les écrits pythagoriciens hellénistiques et qu'il a joué un rôle dans la transmission des textes: MARTENS 1991, p. 349; p. 350: Eurysos dépendrait d'Ecphante dans le fragment de Clément et du *Sur la piété* de Diotogène (Stobée, IV, 1, 133) dans le fragment *Sur la tuchè* conservé par Stobée, I, 6, 19, les deux textes concernant le destin et ce qui est généré par celui-ci, les deux affirmant que le destin ne produit rien d'ordonné ou de bon. Il peut cependant s'agir d'une idée partagée par les néopythagoriciens et, en l'absence de reprises plus précises (notamment textuelles), il convient de rester prudent.

(78) ANDORLINI e LUISELLI 2001.

(79) Stobée, IV, 7, 62 = 73, l. 28-74, l. 4, éd. THESLEFF.

(80) ANDORLINI e LUISELLI 2001, p. 157. Dans la citation, nous avons souligné les concordances précises du texte du papyrus avec celui de Stobée; il vaut la peine de relever le fait que le premier est dépourvu de l'«emballage» dorien qui caractérise le second.



Les auteurs s'appuient sur une analyse paléographique pour dater le papyrus entre la fin du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et le début du 1<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., soit sous Auguste dont il s'agirait d'un éloge<sup>81</sup>. Quatre raisons sont avancées pour montrer que Diotogène est le modèle du papyrus<sup>82</sup>:

- i) si le papyrus conserve un éloge de l'empereur, il est vraisemblable que l'auteur inconnu, pour définir les vertus de l'empereur régnant, ait réutilisé un passage d'une œuvre théorique sur le roi idéal (en l'occurrence le *Περὶ βασιλείας* de Diotogène). On peut cependant objecter que les trois vertus mentionnées devaient faire partie de la tradition hellénistique des *Peri basileias*, car on les retrouve toutes les trois dans le premier discours *Sur la royauté* de Dion de Pruse. Il est probable que Diotogène lui-même ait pioché ces vertus dans les *Peri basileias* hellénistiques.
- ii) Deux divergences entre les textes (*ἀνεπηρέαστον* dans *PBingen* 3 l. 6 au lieu d'*ἀνίκατον* chez Diotogène; absence probable dans le papyrus d'une expression équivalente à *ποτὶ πολέμῳ... ποτὶ φίλῳ*) s'expliquent mieux si Diotogène est le modèle, car il est assez difficile de soutenir qu'en plein empire romain, Diotogène aurait voulu modifier, dans un sens plus ouvertement «hellénistique», un catalogue de vertus royales qui, chez son modèle supposé, était déjà parfaitement structuré en fonction de l'empereur romain<sup>83</sup>. Il nous semble cependant que le texte du papyrus est trop fragmentaire pour que l'on puisse parler d'adaptation des vertus à l'empereur romain.
- iii) D'autre part, il est peu plausible que l'auteur d'un traité théorique néopythagoricien aurait «réécrit» un texte d'éloge, dont on peut douter de l'impact culturel qu'il ait eu sur ses contemporains.
- iv) Il est improbable que Diotogène ait eu chez lui le papyrus ou qu'il ait entendu l'éloge de l'empereur à l'oral. Encore une fois, nous pensons qu'il faut souligner ici le fait que les idées sur le bon roi dont il est question dans ce passage de Diotogène comme dans la reconstruction des auteurs étaient, selon toute probabilité, courantes dans la tradition hellénistique des *Περὶ βασιλείας*.

Pour les auteurs, le papyrus *PBingen* 3 serait un *terminus ante quem* pour la datation de Diotogène. Ils écartent dès le début l'hypothèse d'une source commune car, d'une part, il est assez improbable à leurs yeux que deux auteurs différents aient indépendamment réécrit de manière si semblable le même passage d'un ouvrage aujourd'hui perdu, que personne d'autre ne connaît; d'autre part, il est invraisemblable que des coïncidences verbales d'une telle nature soient le résultat d'un travail indépendant et autonome de réélaboration critique sur la base d'un patrimoine commun d'idées<sup>84</sup>. Il nous semble cependant que les coïncidences verbales n'existent que dans les trois premières lignes: même si elles étaient assez fortes pour écarter l'idée que les deux auteurs aient travaillé à partir de vertus royales courantes à l'époque hellénistique, rien ne permet d'éliminer l'hypothèse selon laquelle il a pu exister une source commune (d'époque hellénistique) recopiée.

(81) ANDORLINI e LUISELLI 2001, p. 156-157. Notons (comme le reconnaissent les auteurs) que le titre *Sebastos* est à l'accusatif et non au vocatif: il n'y a pas d'adresse à l'éventuel destinataire d'un éloge.

(82) ANDORLINI e LUISELLI 2001, p. 160.

(83) Cette idée d'adaptation des vertus est explicitée dans ANDORLINI e LUISELLI 2001, p. 162-163: l'encomiaste de *PBingen* 3 aurait procédé à une réélaboration idéologique adaptée à Auguste en évitant «invaincu», qui n'apparaît pas dans une titulature impériale avant la fin du 1<sup>er</sup> siècle. Les textes littéraires, cependant, n'étaient pas astreints à suivre la titulature (et d'ailleurs les auteurs, dans la n. 38, renvoient à deux références où Auguste est qualifié d'invaincu, Horace, *Satires*, II, 1, 11 et *POxy* XLII 3020 fr. 1, coll. II 1) et le charisme d'Auguste reposait en grande part sur ses victoires: nous ne sommes pas convaincue qu'un encomiaste grec aurait souhaité éviter l'épithète honorifique d'«invaincu», bien connue, pour qualifier un empereur comme Auguste. Mais le principal problème paraît être que la fin du fragment de *PBingen* 3, à partir de la l. 5, est restituée à partir du texte de Diotogène.

(84) ANDORLINI e LUISELLI 2001, p. 160 n. 27.



Les auteurs envisagent par ailleurs que *PBingen 3* ait été élaboré dans le milieu culturel alexandrin, rappelant l'hypothèse de B. Centrone<sup>85</sup>.

d) On peut, enfin, évoquer les scholies de l'*Iliade*, attribuées à Porphyre<sup>86</sup> :

Οἱ Πυθαγόρειοι κατὰ θεὸν καὶ κατὰ ἀνθρώπειον γένος ὅλον τρίτον ἐτίθεντο σεβάσιμον, τὸν βασιλέα ἢ σοφὸν ἄνδρα, « Les pythagoriciens, à côté de la race divine et de la race humaine, en ont établi une troisième à part entière, qui est digne de vénération : celle du roi ou de l'homme sage ».

Cette scholie fournit le premier témoignage relatif au pythagorisme dans lequel le roi est placé, à côté du sage, sur une échelle intermédiaire entre le monde des hommes et celui des dieux, et doté d'un statut ontologique particulier (une nature divine), comme chez Ecphante.

Au terme de cet état des lieux, on ne peut que constater l'absence de preuves solides permettant d'étayer la datation des traités néopythagoriciens sur la royauté, bien que ceux-ci soient toujours mentionnés par les spécialistes de l'idéologie et de la pensée politique grecque ou romaine. Sur ce point, tout ce qu'on peut dire est que Diotogène dépendrait d'une source d'époque hellénistique (et, dans ce cas, il pourrait naturellement être postérieur à cette époque), ou bien constituerait un document antérieur à l'avènement du principat. Le traité d'Ecphante est très différent de ceux qui sont attribués à Sthénidas et Diotogène, certains rapprochements tendraient à le reculer vers les II<sup>e</sup> ou III<sup>e</sup> siècles (ou plus tard?), mais sans certitude absolue.

Concernant les approches méthodologiques, il reste encore des pistes et des réflexions à creuser. L'analyse lexicale des textes ne saurait être écartée, même si, comme on l'a vu, elle possède ses limites et doit être menée avec une grande prudence, tout comme, d'ailleurs, l'étude des influences textuelles et idéelles, pour la même raison qu'on a perdu une grande partie de la production politique et philosophique antique. Le contexte historique du développement du néopythagorisme est difficile à exploiter, tant ce courant philosophique a eu de succès dans la continuité chronologique. L'histoire des idées fut et demeure une approche méthodologique fertile<sup>87</sup>. À l'heure actuelle, la démarche qui paraît être à la fois la plus productive et la plus prudente consiste à s'appuyer sur la convergence d'une pluralité d'indices pour proposer des hypothèses probables. On soulignera, pour finir, l'intérêt d'examiner de manière plus approfondie la question des publics et des objectifs pédagogiques de ces différents textes, ainsi que la nécessité d'examiner ceux-ci de manière approfondie afin de pouvoir les comparer entre eux le plus précisément possible.

Anne GANGLOFF\*

Université Rennes 2, LAHM-CReAAH, UMR 6566,  
Institut universitaire de France

(85) ANDORLINI e LUISELLI 2001, p. 166.

(86) Scholie *ad* 340 A, MACPHAIL 2011, p. 24-25, trad. personnelle.

(87) Voir cependant les réflexions critiques de G. ROSKAM dans ce dossier.

(\*) Nous remercions pour leur relecture C. Bouchet et L. Brisson, ainsi que C. Macris pour ses précieuses suggestions bibliographiques.

## Bibliographie

- AALDERS, G. J. D., 1975, *Political Thought in Hellenistic times*, Amsterdam.
- ADORJÁNI, Z., 2018, “Der Gott und der König,” *Hermès* 146, p. 392-414.
- ANDORLINI, I. e LUISELLI, R., 2001, “Una ripresa di Diotogene Pitagorico, ‘Sulla regalità,’ in *PBingen* 3 (Encomio per Augusto?),” *ZPE* 136, p. 155-166.
- BENOIST, S., 2006, « Images des dieux, images des hommes. Réflexions sur le ‘culte impérial’ au III<sup>e</sup> siècle », in M.-H. Quet (dir.), *La « crise » de l’Empire romain de Marc Aurèle à Constantin, Mutations, continuités, ruptures*, Paris, p. 27-64.
- , « Des empereurs et des dieux: peut-on parler d’une ‘théocratie’ impériale romaine? », in M.-F. Baslez et C.-G. Schwentzel (dir.), *Les dieux et le pouvoir. Aux origines de la théocratie*, Rennes, p. 83-99.
- BERTELLI, L., 2002, “*Peri basileias*: i trattati sulla regalità dal IV secolo a. C. agli apocrifi pitagorici,” in P. Bettio e G. Filoramo (a cura di), *Il dio mortale; teologie politiche tra antico e contemporaneo*, Brescia, p. 17-61.
- BRÉHIER, É., 1950<sup>3</sup>, *Les idées philosophiques et religieuses de Philon d’Alexandrie*, Paris.
- BURASELIS, K., 2007, ΘΕΙΑ ΔΩΡΕΑ. *Das göttlich-kaiserliche Geschenk: Studien zur Politik der Severer und zur Constitutio Antoniniana*, Wien, 2007.
- BURKERT, W., 1961, “Hellenistische Pseudopythagorica,” *Philologus* 105, p. 236-246.
- , 1972, “Zur geistesgeschichtlichen Einordnung einiger Pseudopythagorica,” in K. von Fritz (éd.), *Pseudepigrapha I, Pseudopythagorica – Lettres de Platon, Littérature pseudépigraphique juive*, Entretiens sur l’Antiquité classique, Vandœuvres – Genève, p. 25-55.
- CALABI, F., 2008, *God’s acting, Man’s acting. Tradition and Philosophy in Philo of Alexandria*, Appendix two. Philo of Alexandria and Ephantus’ *Peri basileias*, Leiden – Boston, p. 185-215.
- CENTRONE, B., 1990, *Pseudopythagorica ethica. I trattati morali di Archita, Metopo, Teage, Eurifamo. Introduzione, edizione, traduzione e commento a cura di B. Centrone*, Napoli.
- , 2000a, “Cosa significa essere pitagorico in età imperiale. Per una riconsiderazione della categoria storiografica del neopitagorismo,” in A. Brancacci (a cura di), *La filosofia in età imperiale. Le scuole e le tradizioni filosofiche*, I, Napoli, p. 137-168.
- , 2000b, “La letteratura pseudopitagorica: origine, diffusione e finalità,” in G. Cerri (a cura di), *La letteratura pseudepigrafa nella cultura greca e romana*, Napoli, p. 429-452.
- , 2000c, “Platonism and Pythagoreanism in the Early Empire,” in C. Rowe and M. Schofield (eds.), *The Cambridge History of Greek and Roman Political Thought*, Cambridge, p. 559-584.
- , 2014, “The pseudo-Pythagorean Writings,” in C. A. Huffman (ed.), *A History of Pythagoreanism*, Cambridge, p. 315-340.
- CHESNUT, G. F., 1978, “The Ruler and the Logos in Neopythagorean, Middle Platonic, and Late Stoic Political Philosophy,” *ANRW* II, 16, 2, p. 1310-1332.
- CRACCO RUGGINI, L., 1982, “Imperatori romani e uomini divini (I-VI secolo d.C.),” in P. Brown, L. Cracco Ruggini e M. Mazza (a cura di), *Governanti e intellettuali – Popolo di Roma e popolo di Dio (I-VI secolo)*, Torino, p. 9-91.
- DELATTE, A., 1922, *Essai sur la politique pythagoricienne*, Liège.
- DELATTE, L., 1942, *Les traités de la royauté d’Ephante, Diotogène et Sthénidas*, Paris – Liège.
- DVORNIK, F., 1966, *Christian and Byzantine Political Philosophy*, I-II, Washington.
- FESTUGIÈRE, J., 1971, « Les Mémoires pythagoriques cités par Alexandre Polyhistor », in *Études de philosophie grecque*, Paris, p. 371-435.
- FLINTERMAN, J.-J., 1995, *Power, Paideia and Pythagoreanism. Greek Identity, Conceptions of the Relationship between Philosophers and Monarchs and Political Ideas in Philostratus’ Life of Apollonius*, Amsterdam.
- FREDE, M., 2006, su “Ephantos,” in H. Cancik, H. Schneider und M. Landfester (hsg.), *Der Neue Pauly*, <[http://dx.doi.org.janus.biu.sorbonne.fr/10.1163/1574-9347\\_dnp\\_e328070](http://dx.doi.org.janus.biu.sorbonne.fr/10.1163/1574-9347_dnp_e328070)>.

- FREYBURGER, G., 1998, «Le pythagorisme sous le Haut-Empire», in C. M. Ternes (éd., avec la coll. d'Y. Lehmann et G. Freyburger), *Le pythagorisme en milieu romain*, Luxembourg, p. 19-34.
- FRITZ, K. VON (éd.), 1972, *Pseudepigrapha I, Pseudopythagorica – Lettres de Platon, Littérature pseudépigraphique juive*, Entretiens sur l'Antiquité classique, Vandœuvres – Genève.
- GANGLOFF, A., 2016, «Héraclès à la croisée des chemins: un miroir au prince pour Trajan», in E. Amato, C. Bost-Pouderon, T. Grandjean, L. Thévenet et G. Ventrella (éds.), *Dion de Pruse: l'homme, son œuvre et sa postérité. Actes du colloque international de Nantes (21-23 mai 2015)*, Hildesheim – Zurich – New York, p. 85-98.
- , 2018, «La tradition du miroir au prince et la figure du bon chef chez Dion Cassius», in G. Roskam and S. Schorn (eds.), *Concepts of Ideal Rulership from Antiquity to the Renaissance*, Turnhout, p. 191-215.
- , 2019, *Pouvoir impérial et vertus philosophiques: l'évolution de la figure du bon prince sous le Haut-Empire*, Leiden – Boston.
- GOODENOUGH, E. R., 1928, "The Political Philosophy of Hellenistic Kingship," *YCLS* 1, p. 55-102.
- , 1932, "A Neo-Pythagorean source in Philo Judaeus," *YCLS* 3, p. 115-164.
- , 1938, *The Politics of Philo Judaeus: Practice and Theory*, New Haven.
- , 1949, reviewing of L. Delatte, *Les traités de la royauté d'Épiphane, Diotogène et Sthénidas*, Paris, Liège, 1942, in *CPh* 44, p. 129-131.
- HAAKE, M., 2015, "Writing to a ruler, Speaking to a Ruler, Negotiating the Figure of the Ruler," in R. Forster and N. Yavari (eds.), *Mirrors for Princes reconsidered*, Boston – Washington – Cambridge (Mass.), p. 58-82.
- , 2018, "Across all boundaries of genre? On the uses and disadvantages of the term Mirror for Princes in Graeco-Roman antiquity – critical remarks and unorthodox reflections," in G. Roskam, S. Schorn (eds.), *Concepts of Ideal Rulership from Antiquity to the Renaissance*, Louvain, p. 293-327.
- HADOT, P., 1972, "Fürstenspiegel," *Rivista di archeologia cristiana* 8, coll. 555-631.
- HUFFMAN, C. A., 2014 (éd.), *A History of Pythagoreanism*, Cambridge.
- LÁSCARIS COMNENO, C., MANUEL DE GUADAN, A., 1956, "Contribución a la historia de la difusión del Pitagorismo," *Revista de Filosofía Del Instituto "Luis Vives de Filosofía"* 15, p. 181-207.
- LAURAND, V., 2014, *Stoïcisme et lien social. Enquête autour de Musonius Rufus*, Paris.
- LE BOULLUEC, A. (éd.), VOULET, P. (trad.), 2006<sup>2</sup>, Clément, *Stromata*, Paris.
- LICHTENBERGER, A., 2011, *Severus Pius Augustus. Studien zur sakralen Repräsentation und Rezeption der Herrschaft des Septimius Severus und seiner Familie (193-211 n. chr.)*, Leiden.
- MACPHAIL, J. A. Jr., 2011 (ed.), *Porphry's Homeric Questions on the Iliad: text, translation and commentary*, Berlin – New York.
- MACRIS, C., 2018, «Sthénidas», *su*, in *Dictionnaire des philosophes antiques*, VII, n° 159, Paris, p. 941-955.
- MARTENS, J. W., 1991, *The Superfluity of the Law in Philo and Paul. A Study in the History of Religion*, Thesis, McMaster University, p. 335-352 (= Martens, J. W., 2003, *One God, one law: Philo of Alexandria on the Mosaic and Greco-Roman law*, Boston [Mass.] – Leiden, p. 165-174).
- MAZZA, M., 1986, *Le maschere del potere. Cultura e politica nella tarda Antichità*, Napoli.
- MERKELBACH, R., 1974, *Kritische Beiträge zu antiken Autoren. Mit den Fragmenten aus Ekphantos 'Über das Königtum'*, Meisenheim.
- MINON, S., 2018, «Dialectisation et pseudépigraphie philosophique. La dorisation de la *koinè* littéraire comme marque d'école dans les fragments transmis par Stobée du traité pseudo-archytéen Περὶ νόμου καὶ δικαιοσύνης», *REG* 131, p. 1-47.
- MORE, J., 2012, "On Kingship in Philo and the Wisdom of Solomon," in J. Cook and H.-J. Stipp (eds.), *Text-Critical and Hermeneutical Studies in the Septuagint*, Leiden – Boston, p. 409-426.
- MURRAY, O., 1970, *Peri basileias. Studies in the Justification of Monarchic Power in the Hellenistic World*, Phd Oxford.

- SCHULTE, J. M., 2001, *Speculum Regis. Studien zur Fürstenspiegel-Literatur in der griechisch-römischen Antike*, Münster.
- SINCLAIR, T. A., 1953, *Histoire de la pensée politique grecque*, trad. fr., Paris (= SINCLAIR, T. A., 1951, *History of Greek political Thought*, London).
- SQUILLONI, A., 1991, *Il concetto di 'Regno' nel pensiero dello ps. Ecfanto. Le fonti e i Trattati Peri Basileias*, Firenze.
- THESLEFF, H., 1961, *An Introduction to the Pythagorean Writings of the Hellenistic Period*, Åbo.
- , 1965, *The Pythagorean Texts of the Hellenistic Period*, Åbo.
- , 1972, "On the Problem of the Doric *Pseudopythagorica*. An alternative Theory of Date and Purpose," in K. von Fritz (éd.), *Pseudepigrapha I, Pseudopythagorica – Lettres de Platon, Littérature pseudépigraphique juive*, Entretiens sur l'Antiquité classique, Vandœuvres – Genève, p. 59-87.
- VIRILIO, B., 1998, "Basileus: il re e la regalità ellenistica," in S. Settis (ed.), *I Greci. Storia, cultura, arte, società*, II, 3, Torino, p. 107-176.
- , 2003<sup>2</sup>, *Lancia, diadema e porpora. Il re e la regalità ellenistica*, Pisa – Roma.
- ZELLER, E., 1923<sup>5</sup>, *Die Philosophie der Griechen in ihrer geschichtlichen Entwicklung*, III, 2, Leipzig.